

Le déclin de l'Occident est-il inéluctable? : Le déclin historique

Autor(en): **Ruffieux, Roland**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales**

Band (Jahr): **42 (1984)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-139161>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le déclin de l'Occident est-il inéluctable?

Le déclin historique*

Roland Ruffieux,
professeur aux Universités
de Fribourg et Lausanne

I. QUELQUES PROPOS LIMINAIRES

Si l'histoire est la science des hommes dans le temps et l'espace, le déclin en fait partie mais comme un phénomène, par définition relatif. Etat de ce qui diminue, dit le dictionnaire, c'est-à-dire réduction des dimensions de ce phénomène par rapport aux multiples champs spatiaux de l'histoire: la géographie mais bien plus encore le rationnel ou l'affectif. A quoi le dictionnaire ajoute: état de ce qui commence à régresser. La référence s'établit ici aux modes temporels de l'histoire, à ses rythmes. On peut l'entendre à la fois comme un ralentissement déterminant de la croissance, comme un renversement de la tendance qui met fin à une apogée, toujours en termes de relativité.

Faut-il inclure le phénomène inverse d'accélération du mouvement descendant? L'essai de Daniel Halévy suggère plutôt que l'accélération relève déjà de la décadence et révèle une perte de contrôle¹. A dire vrai, ce terme a été plus souvent employé que celui de déclin, parce que le mouvement régressif y révèle des traits plus prononcés qui annoncent déjà la désagrégation ou la ruine. Pour ne pas insister trop sur ces distinctions sémantiques, on conclura qu'après l'apogée, un mouvement de tendance voit se succéder déclin, décadence, désagrégation (et ruine) comme une séquence enchaînée, un glissement vers le bas².

Le deuxième terme semble plus difficile à circonscrire de manière précise. L'Occident s'oppose généralement à un Orient, plus nettement que le Nord contraste avec le Sud, mais les dimensions de ces espaces varient dans l'histoire au gré des perceptions géographiques et des solidarités entre les communautés humaines. La partie de l'ancien monde tirant vers le point cardinal où le soleil se couche part d'une séparation avec l'Orient, nette, et qui n'a guère varié au cours de l'histoire. L'espace qu'elle annonce a fait, à son tour, l'objet d'une appréciation par degré (Moyen-Orient, Extrême-Orient) qui ne se retrouve pas de ce côté: l'Extrême-Occident, c'est l'Amérique. Sa dilatation au cours des Temps modernes, par rapport aux formes antérieures, n'est pas une simple extension. Elle tend à déplacer le centre de gravité de l'Europe continentale vers l'Atlantique. On est conduit ainsi à l'acceptation politique actuelle d'un Occident lié à la défense de cet espace élargi, à des solidarités économiques plus ou moins étroites, à une communauté de culture, voire de destin. Mais, dans le domaine de la pensée ou

*Exposé présenté, en 1983, aux *Journées du Mont-Pélerin*, organisées par les Société suisse des ingénieurs et architectes de Genève et Vaud, Société d'étude de la prévision et de la planification et Société d'études économiques et sociales.

¹ *Essai sur l'accélération de l'histoire*, Paris, 1948.

² Voir aussi S. B. Clough: *Grandeur et décadence des civilisations* (trad. française), Paris, 1954; R. Koselleck & P. Widmer: *Niedergang - Studien zu einem geschichtlichen Thema*, Stuttgart, 1980 (spécialement l'étude de P. Widmer).

des institutions, il existe des projections ou des greffes de l'Occident dont la localisation est extérieure à l'espace originaire³.

Un autre aspect relevant de la dimension est l'ancienne tendance de l'Occident à identifier son histoire avec celle du monde et à se considérer comme le moteur de l'histoire universelle. Si, dans la phase de croissance de l'Occident, le phénomène s'exprime en termes de mission ou de vocation, la tendance au repli de l'Occident, perceptible depuis le XXe siècle, entraîne une distinction plus nette. D'une part, la naissance ou la renaissance d'histoires portant sur les grands espaces régionaux. De l'autre, la révision historique des rapports existant entre l'Occident et le monde, souvent en termes de déclin.

Le troisième élément du thème proposé est celui de l'inévitabilité du déclin occidental. Posant le problème, plus général, du déterminisme en histoire, la fin de la question oblige à choisir entre plusieurs théories. Disons d'emblée que les explications relevant d'un déterminisme étroit, d'origine raciale ou d'inspiration mécaniste, n'ont pas été retenues. Si, comme on le verra, l'explication exclusivement d'ordre spirituel d'un Toynbee ne peut plus satisfaire, seule, on cherchera ici à dégager la marge de liberté que l'histoire laisse à l'homme, moins dans un volontarisme constant qu'à travers le caractère réversible d'une phase de déclin. L'hypothèse peut sembler gratuite, mais il est intéressant de la rattacher à l'influence de l'innovation, phénomène par définition non nécessaire et même non optimal.

II. DEUX VISIONS DIFFÉRENTES: LE DÉCLIN SELON TOYNBEE ET CHAUNU

Les propositions énoncées jusqu'ici s'expliquent également par références à l'historiographie: la manière dont on écrit l'histoire combine le passé qui la constitue et le présent de l'historien. C'est dire que l'historiographie du déclin, qui ne se rattache pas toujours à une vision pessimiste du monde, est un courant important de la pensée historique, parce que la subjectivité engagée y est différente que dans l'histoire économique ou l'histoire politique, pour citer d'autres secteurs du champ d'analyse du passé. Mais elle n'est pas plus forte, car l'observation d'une décadence peut se faire aussi calmement que l'analyse de la courbe d'une crise ou de la pyramide d'âge d'une population.

Les deux maîtres auxquels nous voulons nous référer maintenant se sont considérés autant comme des témoins de leur temps, que comme des observateurs du mouvement général de l'histoire, d'où ils tirent leur théorie. Selon R. Aron, A. Toynbee a puisé l'inspiration de son œuvre majeure dans l'expérience d'une génération née au crépuscule de l'âge victorien — celle de 1890 — et qui a été témoin de la crise de la suprématie mondiale de l'Empire britannique en relation avec les deux guerres mondiales. Celles-ci ont réduit l'Europe aux dimensions que prévoyait Paul Valéry par l'effet d'une lutte fratricide entre les grands pays qui la dirigeaient jusqu'alors.

Elles ont fait naître également l'espoir d'un dépassement par une civilisation planétaire aux contours déjà certains au moment où s'achève la genèse de *L'Histoire*⁴. Le second, Pierre

³ On peut citer, à titre d'exemple, F. Léger: *Les influences occidentales dans la révolution de l'Orient, Inde, Malaisie, Chine, 1850-1950*, Paris, 1955.

⁴ *L'Histoire. Les grands mouvements de l'histoire à travers le temps*, Paris/Bruxelles, 1975. Préface de R. Aron.

Chaunu, fondateur de l'histoire sérielle, a été préféré à d'autres grands penseurs de l'histoire nouvelle. Le choix est dicté par le fait qu'il relaie la vision de Toynbee en élargissant la perspective par un recours systématique aux autres sciences humaines. Également parce qu'il a publié un essai : *Histoire et décadence*, porteur d'un projet prospectif⁵.

On me demandera peut-être, à juste titre, pourquoi n'ai je pas joint à ces deux noms un troisième, celui de Raymond Aron dont l'œuvre pourrait être évoquée à plusieurs moments de notre approche. D'une part, comme Toynbee choisi ici, il représente la philosophie de l'histoire et s'en réclame plus que de l'histoire événementielle. D'autre part, une série d'ouvrages que R. Aron a consacrés à la défense des libertés et de l'Occident portent sur la période récente et relèvent d'un genre complexe, incluant également la sociologie politique. En effet, insérés dans l'actualité la plus immédiate, ils procèdent à une mise en perspective de la période contemporaine, généralement de la seconde moitié du XX^e siècle, qui prolonge l'analyse de longue durée, menée par Toynbee, et débouchent parfois sur des prévisions d'avenir. C'est le cas de *Plaidoyer pour l'Europe décadente*⁶, comme celui d'un autre essai récent de Jean-François Revel⁷. Sans vouloir être trop pointilleux sur les limites entre les sciences humaines, j'ai plutôt placé mon aperçu à l'origine des phénomènes dont R. Aron et d'autres essayistes décrivent magistralement les symptômes actuels.

Si l'on cerne, de façon sommaire, l'entreprise de Toynbee, il apparaît que la civilisation procède d'une vision, s'élabore de préférence en milieu urbain, forme une classe relevant de l'espèce du genre « culture » et fournit un champ intelligible d'études, permettant une analyse large des affaires humaines. Reconstituant le passé de l'humanité à partir de modèles originaux — l'hellénique, le chinois, le juif, non dépourvus de traits communs — l'historien anglais aboutit à une liste « canonique » d'une trentaine de civilisations, dont l'occidentale apparaît comme la plus achevée et la plus indépendante, sans marquer pourtant l'épilogue de l'évolution qui tendrait, selon Toynbee, à une forme mondiale.

Cosmopolite par excellence et ennemi des nationalismes, Toynbee marque sa préférence pour les empires qui ont réussi à faire coexister pacifiquement — dans une période parfois brève — diverses ethnies ou groupes à l'ombre d'une autorité tutélaire qui assure, de façon d'ailleurs diverse à travers l'histoire, une participation effective des individus à l'aventure collective. A ses yeux, la substitution des civilisations à d'autres formations — tribus, peuples, nations pour le dernier siècle — comme objet de l'histoire s'opère au fur et à mesure que celle-ci unifie ses champs en rapport avec l'effort des hommes pour organiser leur vie commune sous l'emprise de la raison et non seulement de la foi religieuse.

A partir d'un concept de civilisation, tour à tour considérée comme structure contraignante ou simple cadre de classement, cet historien définit une série de phénomènes propices à son interprétation : le couple défi-réponse, les prolétariats intérieur et extérieur, le blocage, la rupture ou la désintégration, l'Empire universel et l'Église du même type, les contacts entre civilisations dans l'équilibre ou le mélange de leurs éléments constitutifs.

Cette interprétation peut être illustrée par une métaphore : celle d'une ascension de l'humanité vers les sommets entrecoupés de paliers. L'humanité se comporte à la manière

⁵ Paris, 1981.

⁶ Paris, 1977.

⁷ *Comment les démocraties finissent*, Paris, 1983.

d'alpinistes en cordée mais égaillés sur la pente. Alors que les premiers ont atteint le palier de l'humain, d'où partira une nouvelle progression, d'autres sont arrêtés plus bas, d'autres encore ont péri sans parvenir au but. Quant aux civilisations qui continuent de progresser, elles sont au nombre de cinq: la civilisation chrétienne occidentale ou «Grande Société», la civilisation musulmane, la civilisation chrétienne orientale, la civilisation indienne, la civilisation chinoise⁸.

Elles sont nées quand les peuples qui les composaient mis en présence d'un défi, l'ont relevé victorieusement en surmontant les contradictions initiales. Elles ont duré par le franchissement des obstacles s'opposant à leur développement ultérieur. Elles n'ont pas connu d'arrêt définitif à partir duquel elles n'auraient plus pu se développer qu'en largeur. Toutefois, comme ce phénomène de «breakdown» n'est pas immédiatement visible, on peut se demander si plusieurs d'entre elles, dont l'occidentale, n'ont pas été touchées depuis le XIX^e siècle?

En effet, dans une civilisation en développement, les rapports entre les diverses catégories de la société sont harmonieux, la masse est entraînée en avant par une minorité désintéressée qui se consacre à la communauté. L'adhésion de cette masse aux sollicitations de l'élite est spontanée et n'exige qu'un minimum de contrainte. Au contraire, quand ce contrat cesse d'être honoré, l'élite dirigeante se transforme en minorité oppressive et la masse n'obéit qu'à la tyrannie. Dès lors, se développent les conséquences de la rupture. La civilisation brisée à l'intérieur entre dans le temps des troubles, période marquée par des guerres. Le prolétariat de l'intérieur se révolte, celui de l'extérieur multiplie les agressions jusqu'à l'effondrement final.

Tel a été le sort commun de la plupart des civilisations. S'il arrivait qu'une d'entre elles ne connût point d'arrêt suivi de déclin, alors cette civilisation permettrait à l'humanité de passer au palier supérieur. S'il avait écrit avant 1914, il est probable que Toynbee aurait conclu comme les historiens libéraux du XIX^e. S'il avait élaboré l'essentiel de son œuvre après 1945, nul doute que l'accent aurait été mis moins sur le progrès des civilisations que sur leur déclin à laquelle sa synthèse fait également allusion, comme elle évoque leur désagrégation.

La nature de la croissance est une sorte d'élan prométhéen qui ne se réduit pas à la conquête de l'environnement humain ou physique, pas plus à des emprunts ou transferts. Chaque civilisation doit se structurer en se centrant sur elle-même de plus en plus fortement et en nourrissant également de mieux en mieux son réseau de relations par les apports de ses grands créateurs. Aussi, le déclin s'amorce-t-il quand tarit cette sève: c'est bien ce que Toynbee analyse sous le terme de déclin.

Au surplus, il est caractérisé par l'influence des facteurs qui ont favorisé la croissance mais en quelque sorte retournés et exerçant une action contraire (fusée et rétrofusée). L'élan prométhéen se ralentissant, le mimésis ou dressage social qu'il assurait ne fonctionne plus. Deuxième phénomène: le renversement des rôles qui abaisse les puissants et révèle, dans les détails et à tous, comment ils se perdent. Autres mécanismes de déclin: la contemplation du passé, l'idolâtrie d'une institution éphémère, la griserie prolongée d'une victoire, le refus d'une adaptation. Toynbee puise ses exemples surtout dans l'Empire romain d'Orient et la

⁸ A. Toynbee: *Le Monde et l'Occident*. Introduction de J. Madaule, Paris, 1953.

Venise du XVIII^e siècle. Ou bien il analyse les mutations dans l'art de la guerre qui font succomber les Goliath face aux David⁹.

A première vue, rien de plus différent de Toynbee que Pierre Chaunu, c'est-à-dire l'homme et par conséquent l'œuvre. Appartenant à la seconde génération de l'École des Annales, il a été le pionnier de l'histoire sérielle. A son avis, elle réussit mieux que la simple histoire quantitative à saisir le long terme, à l'exprimer dans une totalité qui englobe jusqu'aux éléments matériels, à dépasser de façon significative le passé court. Déjà sa grande thèse, préparée en collaboration avec Huguette Chaunu sur *Séville et l'Atlantique (1504-1650)* retrouvait, à travers des statistiques de longue portée sur le mouvement des navires espagnols à travers les océans, la montée, l'apogée, puis la progressive éclipse d'un empire universel, qui avait entraîné le naufrage des Amériques précolombiennes¹⁰. Cette somme a été suivie d'autres ouvrages reposant sur des ensembles chiffrés et utilisant bientôt les ressources de l'ordinateur. Puis l'œuvre de Chaunu s'est attaquée aux grandes interrogations que l'Européen des années 1950—1970 adresse à l'avenir à propos de l'économie, de la religion, de la vie et de la mort, toujours en fonction du passé. Histoire oblige!

L'essai *Histoire et décadence* s'ouvre sur une revue rapide de quelque trois cents auteurs et cinq cents volumes consacrés au fascinant problème du cycle des civilisations. Au terme de ce raccourci, Chaunu ne retient parmi les «essayistes du cycle» que Toynbee, parce qu'il a «évitè le piège du déterminisme des causalités étroites». Mais Chaunu ne croit pas au cycle des civilisations et trouve là l'occasion de proposer une «tout autre démarche». Il constate que les concepts de décadence et de civilisation apparaissent tous deux au XVIII^e siècle. La notion de décadence «est contemporaine, elle est indissociable du progrès». Parce qu'«il n'y a pas de progrès, à la rigueur, sans le risque de décadence», le concept-clé de l'histoire est le second de ces termes, non le premier.

Et Chaunu s'en explique en recourant aux sciences de la nature et de la vie. «Tout processus, qu'il soit physique, biologique, humain, comprend une phase de décroissance, une phase de montée dans l'ordre et de chute dans le désordre, de néguentropie — aimons-nous dire aujourd'hui — et donc d'entropie. C'est l'entropie, c'est-à-dire la chute dans le désordre qui donne le positif». Et de se référer au second principe de Carnot lié à l'idée de dégradation de l'énergie, dont Prigogine a fait le moteur de *La Nouvelle Alliance*. Il en résulte, par rapport à l'historiographie traditionnelle, issue du siècle des Lumières, une inversion: au lieu que le progrès soit le positif et la décadence son contraire, c'est la dégradation qui est l'endroit et la remontée ultérieure son envers, c'est-à-dire le négatif. Aussi, dans son essai, Chaunu propose-t-il non pas de se complaire dans l'histoire des décadences, mais d'étudier le couple croissance-décadence (néguentropie-entropie) en portant plus d'attention au second terme après l'avoir débarrassé de sa connotation péjorative¹¹.

Chaunu conduit sa démonstration en trois étapes. La première découvre dans la conscience du temps un lieu pour la décadence. L'existence d'un temps subjectif (la durée) et d'un temps objectif (la mesure) a été doublée d'autres acceptations plus complexes, par exemple le temps linéaire et le temps cyclique, ce dernier favorisant l'apparition d'un concept moderne et culturel de décadence, à quoi s'ajoutent d'autres définitions issues des sciences et de leurs progrès, au-delà des limites connues de l'univers.

⁹ *L'Histoire*, pp. 137-205.

¹⁰ Paris, 1977.

¹¹ *Op. cit.* pp. 9-17.

Dans un deuxième mouvement, Chaunu recense les variétés de décadences contenues dans l'histoire. Il oppose d'abord des décadences objectives ou massives et des décadences subjectives ou partielles; il y ajoute des décadences référantes. A propos de ces dernières, Chaunu analyse les représentations historiques de la décadence des empires. L'exemple privilégié de Rome lui permet de montrer une croissance qui dérègle l'Antiquité en altérant la Cité antique. Puis l'Empire qu'elle a créé se décompose à son tour avant de s'effondrer. Les causes sont multiples: incapacité à contrôler ses dimensions, effets du christianisme et de ses nouvelles vertus, incapacité à maîtriser les techniques nouvelles.

Dans son ultime partie, Chaunu analyse la décadence au présent en commençant par déchiffrer le langage de la décadence et ce qu'il masque pour les Temps modernes et l'Époque contemporaine. La colonisation, phénomène quasi universel, et la décolonisation y occupent une place de choix sans sortir complètement de l'ambiguïté. En revanche, le débat sur la «peste blanche» — ou chute brutale de la natalité — qui affecte le monde développé depuis une génération incite Chaunu à pousser un cri d'alarme sans équivoque¹².

III. ÉLÉMENTS D'UNE RÉPONSE PEUT-ÊTRE IMPOSSIBLE

Parvenu à ce point d'exploration du problème, deux orientations sont possibles pour répondre à la question. On peut procéder à une analyse diachronique de l'évolution de l'Occident par exemple, depuis le XVI^e siècle — pour ne pas remonter trop haut — et suivre les grandes lignes de force afin d'établir un bilan opposant les éléments positifs à un passif et mesurer le degré du déclin. Outre le fait qu'une telle demande soit plutôt cumulative, il n'est pas sûr qu'elle s'avère profitable. En effet, l'historiographie depuis le XVI^e siècle, également sous l'étiquette d'histoire universelle, s'y est risquée apportant plusieurs modèles successifs.

Il y a eu le point de vue combinant l'hégémonie d'une puissance avec le cadre séculaire, ce qui donne la prépondérance espagnole pour le XVI^e, une apogée française au XVII^e, suivie d'une hégémonie anglaise aux XVIII^e-XIX^e, américaine au XX^e. Cette analyse s'appuie moins sur les déclinés que sur les montées et les apogées¹³. Plus récemment, l'approche des civilisations s'est combinée avec des mouvements plus longs de dilatation et de rétraction: conquête et exploitation des nouveaux mondes au XVI^e, expansion européenne entre 1600 et 1870 et, combien surprenante, nouvelle expansion européenne après cette dernière date enchaînant directement sur la décolonisation qui, jusqu'à ce jour, ne représente pas nécessairement une rétraction. Pas davantage un déclin, si l'on en juge par l'importance des transformations subies par les mondes non-européens et l'ampleur des modes de coopération et surtout si l'on ne va pas jusqu'à la thèse de la renaissance des impérialismes et des néo-colonisations¹⁴.

Il nous semble préférable de reprendre quelques traits constitutifs du déclin afin, si la chose est possible, de répondre aux deux questions posées ici à l'histoire comme aux autres

¹² P. Chaunu et G. Suffert: *La peste blanche. Comment éviter le suicide de l'Occident*, Paris, 1976.

¹³ Les titres de la collection *Peuples et civilisations*, publiée à Paris dans les années 1930 et récemment reprise, en sont le reflet.

¹⁴ Cette problématique inspire plutôt la collection *Nouvelle Clio* mise en chantier, à Paris également, au cours des années 1970.

sciences: y a-t-il déclin? est-il inéluctable? Et du même coup de mettre l'accent sur les signes de négentropie perceptibles dans l'Occident actuel, s'il y en a. Examinons rapidement les points évoqués par Toynbee. La mimésis ou dressage social ne fonctionne plus. L'exemple le plus souvent cité n'est pas le blocage des structures hiérarchiques, car elles sont généralement remplacées par d'autres. C'est plutôt une forme extrême qui fait apparaître des atrocités: elles sont commises toujours par des exécutants, mais la responsabilité en incombe aux chefs du plus haut niveau et de façon délibérée, puisqu'il y a justification par l'idéologie ou le salut public. Le phénomène ne date pas d'hier et une ligne invisible relie d'anciens génocides, d'ampleur limitée il est vrai, à ceux démesurés du XX^e siècle. La persistance prouve que l'hypnose de la puissance (l'ubris) reste présente au cœur de l'homme et provoque irrémédiablement le déclin et la désagrégation d'élite dévoyées.

Le deuxième fait signalé par Toynbee touche le renversement des rôles, c'est-à-dire l'abaissement des puissants et l'élévation des faibles. Une interprétation stricte paraît risquée car, à la limite, elle suggère que l'extension de la démocratie, privilégiée en Occident comme forme historique, a contribué au déclin de celui-ci. Or ce régime, cherchant à concilier ordre et liberté, a passé par des étapes qu'un de ses analystes, G. Burdeau, spécifie ainsi: démocratie gouvernée, gouvernante, consentante. A ses yeux, la dernière variante relève d'un déclin affecté d'une connotation péjorative et surtout révèle que les règles démocratiques ont cessé d'être des valeurs pour devenir de simples techniques¹⁵.

Une littérature de teinte pessimiste, qui va d'Ortega y Gasset à J.-F. Revel, redoute le caractère irréversible d'un phénomène qui signifierait le suicide des démocraties. Il me semble plutôt — mais le recul fait défaut — que l'apparition de modèles concurrents, tels que la démocratie populaire marxiste, les régimes autoritaires du Tiers-Monde, a permis de marquer plus nettement les limites que la démocratie d'inspiration occidentale ne saurait franchir sans périr¹⁶. Il reste à revaloriser ses exigences, par exemple face à la dépopulation ou à la grève de la participation qui la ronge, c'est-à-dire à en faire une «idée neuve»¹⁷.

D'ailleurs le développement, dans la démocratie, de la fonction critique qui va souvent jusqu'à l'exagération, permet d'analyser deux autres signes du déclin: la contemplation du passé et l'idolâtrie d'une institution éphémère. Quelque part dans ce XX^e siècle finissant, l'Occident a rompu avec son passé: est-ce en 1914? en 1945? C'est difficile à préciser mais, de façon certaine, le regard des démocraties sur elles-mêmes, exprimé par les mentalités collectives, est devenu sans complaisance. Certes, l'Occident a quelques Venise et certains essayistes ont suggéré des noms: Grande-Bretagne, Suède, voire Suisse. Mais la rentrée d'autres pays restés en marge de l'histoire, par exemple ceux de la péninsule ibérique, montre que le phénomène n'est pas plus irréversible qu'au XIX^e siècle, quand «l'éveil des nationalités» a bouleversé la carte de l'Europe.

Quant à la griserie prolongée de la victoire, elle doit être examinée en rapport avec les «guerres en chaîne» qui ont marqué la période entre 1789 et 1945. Les guerres relatives à l'unification des grands Etats européens, les deux conflits mondiaux ont été des guerres civiles à l'échelle de l'Occident, le reste du monde n'a joué qu'un rôle d'appoint. Dans presque tous les cas, les vainqueurs, après avoir tendu toutes leurs énergies vers le succès, ont cherché à

¹⁵ *La démocratie. Essai synthétique*, Neuchâtel, 1956.

¹⁶ Sur ce thème, voir J.-F. Revel: *op. cit.* pp. 201 sq.

¹⁷ J. Rovani emploie l'expression dans un essai publié à Paris en 1961.

rendre leur triomphe définitif, sans voir que les traités de paix contenaient des germes de mécontentement et la tentation d'une revanche. Par rapport aux anciennes formes de conflits, plus limitées, le caractère hyperbolique de ces guerres représente probablement un des secteurs où le déclin paraît irréversible¹⁸.

En revanche, l'Occident ne saurait être accusé d'avoir refusé de s'adapter aux conditions nouvelles d'un monde qu'il a lui-même largement contribué à façonner. La tendance irait plutôt vers l'excès inverse, dont Toynbee soulignait d'ailleurs l'aspect positif avec le thème de la « Grande Société ». Mais la diffusion de la civilisation technicienne sur l'ensemble de la planète s'est accomplie très rapidement et de façon désordonnée. On songe ici à la « Loi » de Tocqueville: les révolutions abattent les régimes qui se sont eux-mêmes affaiblis par des réformes¹⁹.

Colonisation et décolonisation se présentent donc à la fois comme des phénomènes d'entropie et de négentropie. Selon Chaunu, la première a fait passer 118 des 144 millions de km² des terres émergées sous la dépendance de l'Occident avec un bénéfice qui ne dépasse guère celui des trésors extraits, mais en décimant les populations indigènes avant de les faire progresser à nouveau. La seconde, dans sa dernière étape, a privé l'Occident de quelque 35 millions de km² et 28 % de la population mondiale, dont il ne tirait plus guère de profit, sans lui infliger de dommages tangibles, mais sans faire progresser sensiblement les espaces devenus indépendants²⁰.

Reste le collapsus démographique de l'Occident qui a déjà modifié les rapports entre les grandes régions du globe. Ses effets statistiques ne tiennent pas seulement à la révolution contraceptive mais, selon les auteurs, à l'urbanisation, à l'industrialisation, à l'augmentation rapide de la population active, phénomènes qui ont amené les populations d'Occident à un niveau incompatible avec la survie. Faut-il relier cet affaissement silencieux aux mutations des représentations collectives sur la famille, la vie et la mort? Oui, car d'après Philippe Ariès qui a innové dans ces matières en « historien du dimanche », l'évolution est de longue durée et un tel déclin ne date pas d'hier, mais il n'est pas constant²¹.

Comme on le voit, plus l'exposé avance, plus les points d'interrogation se multiplient. Il convient donc de le terminer en laissant le thème sous la forme qui lui a été donnée: celui d'une question. Fustel de Coulanges avait déjà rappelé, il y a un siècle, que l'histoire a pour tâche de les comprendre, non de les résoudre.

¹⁸ R. Aron: *Paix et guerre entre les nations*, Paris, 1962.

¹⁹ A. de Tocqueville: *L'Ancien Régime et la Révolution*. Œuvres complètes par J.-P. Mayer, vol. I, Paris, 1952-53.

²⁰ P. Chaunu: *Histoire et décadence*, pp. 297-302.

²¹ *Un historien du dimanche*, Paris, 1980.